

salon où il trouva une société charmante et une bonne musique. Malgré les instances de son compatriote WERNER, il quitta les premiers jours d'octobre Mayence « où règne un bruit affreux en voitures chargées de marchandises en carosses chargés d'une noblesse puante d'orgueil et de fierté sans compter des groupes de bourgeois qui les jours de dimanche sont frisés, poudrés pomadés jusqu'aux dents qui sont dis-je galonnés en or et en argent comme des hommes de bois qui vont par ressorts sur un théâtre. »

Dans la diligence qui le conduisit par Oppenheim à Worms, Merjai rencontra le gardien des capucins de Mannheim et un officier des dragons de l'Electeur Palatin. A la Charrue d'Or, il remit son épée dans la valise pour en tirer un sabre et de hautes bottes qu'il s'était fait faire à Mayence, de sorte qu'il avait plutôt l'air d'un militaire que d'un civil. Il copia immédiatement les inscriptions romaines d'un monument antique qu'il vit près d'une porte de Worms. Affamé comme un loup, il entra au hasard dans un cabaret où il trouva autour des tables une trentaine de fumeurs. Bientôt il comprit à leurs conversations qu'une vingtaine de protestants parmi eux faisaient l'éloge de l'empereur Joseph II, alors qu'une dizaine de juifs soutenaient qu'il était « un prince despote impolitique et qui feroit un jour le malheur de ses peuples qu'il vouloit enchaîner avec des chaînes de bronze et de fer et les mettre sous la discipline du bâton germanique. » Bientôt les monarchistes et leurs adversaires échangèrent des coups de carafe et des miroirs furent brisés. Merjai qui s'était retiré prudemment dans un coin tira son sabre et menaça d'intervenir si la rixe ne cessait pas immédiatement. Il asséna un violent coup de sabre à un combattant qui l'avait attaqué, les autres se calmèrent immédiatement. Son adversaire s'excusa, alors qu'un juif complaisant le reconduisit à son auberge. Le lendemain matin, en prenant son café avec la dame de la maison, il lui dit qu'il se rendait à Mannheim pour apprendre parfaitement l'allemand, ayant l'intention de s'engager dans un régiment allemand au service de la France.

A Frankental, il alla voir les belles manufactures de porcelaine et de draps de laine qui jouissaient alors d'une réputation mondiale. Arrivé à Mannheim au fort du Rhin, il dut décliner son nom et ses qualités au baron de Leonrade, officier de garde du régiment de Léopold Hohenhausen. Celui-ci lui demanda s'il connaissait les familles des comtes de Monceau et d'EVERLANGE DE WITRY*), dont le premier était capitaine des grenadiers du prince Charles-Théodore à Heidelberg, le second colonel des dragons de l'Electrice. Le Luxembourgeois lui répondit qu'il n'avait jamais vu ces deux officiers, mais qu'il connaissait fort bien les châteaux de leurs familles. L'officier fit venir immédiatement une grande cruche en grès de bon vin qu'on but à la santé de l'Electeur Palatin Charles-Théodore, et il se chargea de l'installation

*) Sur Jean-Bernard-Auguste d'Everlange-Witry, voir la Biographie Luxembourgeoise, I, 165.